

Rapports Humain – Nature

Pourquoi parler des rapports à la Nature ?

Le concept d'Anthropocène permet de dresser un diagnostic de l'état de santé de la planète. Ce qui est inédit, c'est la vitesse et l'ampleur des changements observés. Ces changements sont tels que l'histoire de la Terre pourrait subir une 6^{ème} extinction de masse due, non plus à des événements géophysiques ou astronomiques comme ce fut le cas par exemple pour la 5^{ème} extinction de masse (disparition des dinosaures), mais à l'espèce humaine.

Provenant des sciences de la nature, le concept d'Anthropocène ne sert pas seulement à décrire l'impact massif et durable des humains sur le fonctionnement même du système Terre. Il a aussi pour vocation de décrire le lien contemporain à la nature (Federau, 2017). Autrement dit, il sert de cadre conceptuel en sciences humaines et sociales pour penser les changements environnementaux actuels par le biais d'une description des rapports des populations humaines à la Nature.

Comment en est-on arrivé là ?

C'est une question complexe qu'on peut aborder avec une approche historique/culturelle (Occident) et anthropologique (conceptions de la nature). Suivant cette double approche, on peut soutenir que l'Anthropocène tire ses origines en partie des fondements mêmes de la civilisation occidentale moderne, qui est la seule à penser que les humains sont radicalement distincts de la nature (Descola, 2005).

Dans cette perspective philosophique, cela revient à dire que l'Anthropocène est lié à notre manière d'être au monde, c'est-à-dire au "socle qui met en forme et oriente notre perception du monde comme nos comportements" (Bourg & Roch, 2010). Ce socle est une manière d'appréhender le monde et d'agir à son égard. On peut essayer de retracer les étapes qui ont abouti au "socle" occidental moderne.

D'où vient le "socle" occidental moderne (généalogie) ?

Le "socle" occidental moderne repose sur un double héritage, antique et judéo-chrétien, et est inséparable de l'essor des sciences au 17^e siècle. Ces apports témoignent de la distanciation progressive de l'humain à la nature et vont conduire à ce que Descola appelle "naturalisme"¹, c'est-à-dire la croyance selon laquelle les hommes sont séparés de tous les autres êtres naturels (Descola, 2005).

L'héritage antique

Aristote distingue les choses naturelles de l'action humaine. Ce qui caractérise les choses naturelles, c'est qu'elles ont en elles-mêmes leur propre principe de mouvement et changement. Par exemple, le principe d'une maison n'est pas naturel. Un artisan l'a construite.

¹ La civilisation occidentale moderne pense que les hommes sont les seuls à disposer d'un for intérieur et donc les seuls à pouvoir poursuivre des desseins, éprouver des sentiments, élaborer des stratégies, nouer des contrats, etc. Au contraire, les autres civilisations ont « traité certains éléments de l'environnement comme des personnes, dotées de qualités cognitives, morales et sociales analogues à celles des humains, rendant possibles la communication et l'interaction entre des classes d'êtres à première vue fort différents ».

Aristote pose ainsi la différence entre naturel et artificiel. Les choses artificielles ont leur principe dans leur fabricant, par définition humain, alors que les choses naturelles adviennent spontanément à l'existence et sont dotées d'un devenir spontané (principe intrinsèque de mouvement).

Si la conception aristotélicienne pose l'externalité de la nature, elle s'inscrit dans une cosmologie qui est fondée sur l'idée d'immanence. Il n'y a pas d'extériorité au cosmos, on a un monde clos sur lui-même. Il n'y a pas non plus d'antériorité au cosmos : il a toujours existé et existera toujours, inchangé. Les dieux sont immanents au cosmos. On a donc l'idée d'un cosmos intrinsèquement hiérarchique et ordonné. Chaque chose y est à son lieu naturel. Le monde est saturé de sens. Tout a un sens, tout se correspond et tout obéit toujours à une finalité. La nature ne fait rien en vain. Le monde est vivant et intelligent.

L'héritage judéo-chrétien

L'héritage judéo-chrétien va amener l'idée de transcendance, c'est-à-dire l'idée qu'il y a un Dieu antérieur et extérieur à la nature, et que l'homme, seul parmi la nature créée par Dieu, ressemble à ce Dieu. L'idée de transcender la condition humaine ne peut pas être une idée antique, car le pouvoir d'action des hommes est limité au monde (sublunaire), mais on a déjà une forme de séparation homme-nature.

Dans une conception chrétienne, la nature est la création de Dieu. Elle apparaît alors comme le produit d'une technique divine. Dieu ne doit donc pas être assimilé à la nature. Il a créé le monde *ex nihilo* (à partir de rien). Il lui est antérieur et il lui subsistera. Les hommes participent de cette extériorité au monde, ils ne sont pas des bêtes comme les autres. Les hommes s'imaginent plus proches de Dieu que de la nature.

La révolution mécaniste du 17^e siècle

Au 17^e siècle, on observe une affirmation de la science avec l'essor du savoir et de disciplines comme la physique. Derrière cette affirmation, il y a l'idée que le monde qui nous entoure n'est pas un chaos, on peut le rendre intelligible par des équations. Le langage mathématique va permettre de quantifier un certain nombre de processus naturels. On va chercher à saisir les régularités qu'on peut trouver dans ces processus. Galilée dira que la nature est écrite dans un langage mathématique.

L'expérimentation scientifique est déjà quelque chose qui existe dans l'Antiquité. Mais c'est avec la révolution mécaniste du 17^e siècle que la mécanique et la méthode expérimentale s'imposeront comme le mode exclusif de la connaissance de la nature. Le projet de la modernité scientifique ("*devenir comme maîtres et possesseurs de la nature*" selon l'expression de Descartes) s'accompagne d'un projet de conquête. Comme on peut le lire dans le [webdocumentaire](#) sur l'Anthropocène : « *Dans un monde déterminé, mathématisé et arpenté, qui ne laisse plus de place ni au naturel, au surnaturel ou au mystère, la civilisation occidentale moderne ne craint plus l'exploration de nouveaux espaces. Par ses nombreuses conquêtes, elle entend déployer sa domination et accroître sa puissance sur le monde* ». Il y a une forme d'anthropocentrisme conquérant, qu'il soit technologique ou culturel.

On quitte une représentation de la nature habitée par une finalité, une intention. On part du principe que les processus naturels sont purement mécaniques. La nature n'obéit plus à une intention qui lui serait immanente, mais à une forme de causalité mécanique : d'où l'idée d'une nature-machine (extrêmement complexe, avec beaucoup de rouages). C'est une logique qui perdure aujourd'hui dans la conception intuitive qu'on a de la nature.

Quelle est la conception moderne de la nature ?

La conception moderne de la nature s'impose progressivement à partir du 15^e siècle avec Copernic, puis Galilée, Bacon, Newton et Descartes. Elle s'est construite explicitement contre la conception d'Aristote (tableau adapté de Federau, 2017).

Conception aristotélicienne	Conception moderne
Le mouvement d'un corps s'explique par un principe interne	Le mouvement d'un corps s'explique par une cause externe
Les êtres naturels possèdent en eux-mêmes leurs propres principes de mouvement et de changement.	Le mouvement s'explique uniquement selon le principe d'inertie et les forces qui y sont appliquées.
C'est une nature vivante et mouvante.	Les causes du mouvement n'existent pas en vue d'un but. La nature n'a pas de finalité particulière.

La conception moderne est une ontologie dualiste

Le cadre conceptuel de la modernité est basé sur une ontologie dualiste qui pose l'extériorité de l'humain à la nature. Cette grande scission va conduire à distinguer (citations ci-dessous tirées de Federau, 2017)

La nature : « les êtres naturels ne font qu'obéir à un ensemble de lois naturelles. Le monde naturel n'est plus composé d'êtres vivants, mais de matière inerte, dont la caractéristique est d'évoluer selon un ensemble de lois naturelles. Le monde naturel évolue comme une machine, mécaniquement et sans aucune intelligence. »

L'humain : « les humains relèvent du double règne de l'esprit et de la liberté, qui l'arrache à la nature. »

À partir du 19^e siècle, notamment suite à la publication de *L'Origine des espèces* (1859) par Charles Darwin, ces conceptions respectivement d'une nature-machine et d'une humanité libre et autonome sont sérieusement ébranlées :

« Avec la théorie de l'évolution, la nature cesse d'être un décor statique et mécanique pour redevenir une force créatrice (qui a en plus sa propre histoire). »

« En prouvant les liens généalogiques entre tous les êtres vivants, Darwin prouve que l'homme est un animal et qu'il a la même origine que tous les êtres vivants, donc il ne peut plus prétendre au statut d'être autonome séparé de la nature. »

Existe-t-il d'autres ontologies ?

Plusieurs ontologies ont été proposées comme alternatives au dualisme humain-nature :

Le philosophe et sociologue Bruno Latour propose par exemple une ontologie de l'acteur-réseau. La prolifération des objets hybrides signifie selon lui l'irruption du non-humain dans le monde social. Les êtres humains n'en sont plus les seuls acteurs, mais ils sont rejoints par les mille puissances d'agir du monde non-humain.

Pour l'anthropologue Philippe Descola, sortir de la modernité signifie adopter l'une des trois autres ontologies qu'il a étudiées, à savoir l'animisme, le totémisme ou l'analogisme.

Pour le philosophe Alexander Federau, il faut réintégrer l'homme au sein de la nature en ne partant pas d'une conception dualiste, mais d'un physicalisme moniste. Il n'est pas nécessaire d'assigner l'esprit à l'homme et de le séparer de la nature, mais seulement de reconnaître que son comportement est exceptionnel. Autrement dit, l'homme se distingue par sa dimension historique.

Sources

<https://objectif-terre.world/fr> : Webdocumentaire « Objectif Terre », Musée de la Nature du Valais

Bourg Dominique, Roch Phillippe (dir.), Crise écologique, crise des valeurs ? , Genève, Labor et Fides, 2010

Descola Philippe (2005), Par-delà nature et culture, Paris, Gallimard,

Federau Alexander Pour une philosophie de l'anthropocène, Paris, Presses Universitaires de France, 2017

Latour Bruno (2015), Face à Gaïa, La Découverte, 2015